

# Tot : la mort du père, à la lettre

## Freud lecteur de Dostoïevski \*

---

Sandra BESOIN

« Qui ne désire pas la mort de son père <sup>1</sup> ? » Le fils cadet de Fiodor Pavlovitch Karamazov, Ivan, comparait comme témoin lors du procès du meurtre de son père. Lorsqu'il lance, du centre de la salle de justice, cette interrogation au public, ses lèvres conservent ce sourire de folie. Son père avait été retrouvé chez lui assassiné. Il s'agissait d'un parricide.

*Les frères Karamazov*, rédigé en 1880, fut le dernier roman de Fédor Dostoïevski. L'écrivain russe avait trouvé une façon d'écrire. « Prenez un fait quelconque de la vie réelle, même sans rien de remarquable à première vue, et, si seulement vous avez de la force et de l'œil, vous y trouverez une profondeur que Shakespeare n'a pas <sup>2</sup>. » Dostoïevski interrogea et étudia ainsi la justice, sa prise sur l'homme. Ses carnets de préparation à l'écriture du roman en contiennent les annotations. Seulement, la justice dans son souci de vérité et d'« idées saines <sup>3</sup> » ne semble pas pouvoir sauver l'homme de sa propre tyrannie. L'union universelle et fraternelle au nom du Christ triomphera davantage, aux yeux de Dostoïevski, sur les contradictions humaines, au moment où la plupart des thèses discutées par l'intelligentsia russe prennent davantage une tournure nihiliste.

### Une introduction au roman *Les frères Karamazov*

Ce furent aux côtés des plus grandes tragédies de Shakespeare et de Sophocle que Sigmund Freud rangea les écrits de Dostoïevski. *Les frères Karamazov* furent,

---

Sandra Besoin <sandra.besoin@hotmail.fr>

\* Article réalisé à partir d'un mémoire de master 2 recherche, « Dostoïevski est-il un parricide ? » (travail dirigé par Laurent Ottavi).

1. Fédor Dostoïevski, *Les frères Karamazov*, traduit par Henri Mongault, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1973, p. 849.

2. Pierre Pascal, « Postface », dans F. Dostoïevski, *Les frères Karamazov*, op. cit., p. 961.

3. *Ibid.*, p. 916.

pour lui, « le roman le plus imposant qui ait jamais été écrit <sup>4</sup> ». Il admit dans un entretien avec Theodor Reik qu'« un tel poète était plus doué pour la psychologie que la société internationale de psychanalyse tout entière <sup>5</sup> ». Et c'est encore Freud qui invoquait *Les frères Karamazov*, ce roman « grandiose » dans lequel « la situation œdipienne est au centre de l'intérêt <sup>6</sup> », lors de son intervention sur le procès de Philipp Halsmann. L'attitude de Freud à l'égard de l'écrivain demeure néanmoins ambivalente. Dans une lettre à Theodor Reik, ne lui dit-il pas : « Vous avez raison de supposer qu'au fond, je n'aime pas Dostoïevski, malgré toute mon admiration pour son intensité et pour sa supériorité. Cela provient du fait que l'analyse a épuisé ma patience à l'égard des tempéraments pathologiques. Dans l'art et dans la vie, je suis intolérant à leur égard <sup>7</sup>. »

Pendant le printemps de l'année 1926, Freud se mit à écrire, sur une commande, cette étude relative aux *Frères Karamazov* de Fédor Dostoïevski. Il s'appuie, alors, sur les travaux biographiques relatifs à l'écrivain russe, récemment établis et traduits en langue allemande. En 1928 sera publié à Munich *Die Urgestalt des Brüder Karamasoff (La forme originaires des Frères Karamazov, sources, esquisses et fragments de Dostoïevski)*, dédié à la mémoire de l'historien russe D. K. Petrov et commenté par W. Komarowitsch. L'essai de Freud, « Dostojewski und die Vätertötung <sup>8</sup> », introduit ce travail érudit sur le célèbre roman de Dostoïevski.

### **Dostoïevski est-il un « parricide » ?**

Cet essai va donner le jour à un nombre important d'études sur Dostoïevski, dont une grande part est en langue anglaise <sup>9</sup>. Certaines études psychiatriques et neurologiques vont se pencher sur le diagnostic épileptique de la maladie de l'écrivain. Une autre grande partie des articles va s'inscrire dans le domaine de la théorie analytique appliquée à la littérature. Laissons de côté la question de savoir si ces différentes approches ont su tirer toutes les conséquences de l'essai, pour revenir davantage à la façon dont celui-ci pouvait s'inscrire dans la lettre et l'œuvre freudiennes.

Rappelons que le titre de l'essai de Freud, « Dostojewski und die Vätertötung » a été traduit dans la langue française de deux façons différentes, à savoir « Dostoïevski

4. Sigmund Freud, « Dostoïevski et le parricide », dans *Résultats, idées, problèmes*, tome II, 1921-1938, traduit par J.-B. Pontalis en collaboration avec C. Heim et L. Weibel, Paris, PUF, 2002, p. 161.

5. Theodor Reik, *Trente ans avec Freud*, Paris, PUF, 1975, p. 19.

6. S. Freud, « L'expertise de la Faculté au procès Halsmann », dans *Résultats, idées, problèmes*, tome II, *op. cit.*, p. 188.

7. T. Reik, *Trente ans avec Freud*, *op. cit.*, p. 91.

8. S. Freud, « Dostojewski und die Vätertötung », dans F. Dostoïevski, *Die Urgestalt des Brüder Karamasoff (La forme originaires des Frères Karamazov)*, München, R. Piper & Co., 1928.

9. Cf. Vladimir Marinov, *La psychanalyse et son double romanesque, Une analyse du roman dostoïevskien Crime et châtement* (doctorat d'état), Paris, université Paris 7, 1987, p. 209-280.

et le parricide <sup>10</sup> » et « Dostoïevski et la mise à mort du père <sup>11</sup> ». La difficulté de l'équivalence du terme *Vatertötung* d'une langue à une autre nous amène à nous référer au texte original. Dans ce passage du français vers la langue allemande, nous gardons à l'esprit l'attention portée par la germaniste Janine Altounian à la spécificité de la langue chez Freud <sup>12</sup>. Ainsi, nous pouvons rendre compte d'un certain mouvement présent dans la structure de l'essai « Dostoïevski und die *Vatertötung* » resserré autour du symptôme de Dostoïevski. Nous observons que Freud employait sans faire de distinction *Vatertötung* et *Vatermord*, traduits tous deux par « parricide » dans une première traduction et « meurtre du père » dans une seconde <sup>13</sup>. Notons que le terme *Vatertötung* n'existe pas dans le dictionnaire allemand et semble bien plus une construction réalisée par Freud et liée au cas de Dostoïevski. Il en parle en évoquant « la relation évidente entre le parricide (*Vatertötung*) dans *Les frères Karamazov* et le destin du père de Dostoïevski <sup>14</sup> ». Quant à *Vatermord*, il se traduit en français par « parricide ».

Afin d'avancer dans la réflexion, intéressons-nous plus précisément au radical *Tod* et au radical *Mord* <sup>15</sup> à partir desquels Freud semble chercher à nommer des processus psychiques narrés dans l'œuvre dostoïevskienne. En droit, *Tötung* est généralement traduit par « homicide » tandis que *Mord* renvoie au « meurtre ». Seulement, si la frontière entre ces deux termes en français n'est pas évidente, elle ne l'est pas non plus en allemand. Si ce n'est, peut-être, que l'adjonction du suffixe *-ung* au verbe *töten* (tuer, faire mourir), dérivé de *tot*, exprime l'idée d'une action ou d'un mouvement. Dès lors, en français, l'expression de « mise à mort » utilisée dans la traduction des œuvres complètes de Freud pourrait s'approcher davantage de ce sens. Donner pour titre à l'essai « parricide » tire davantage le lecteur vers l'idée de l'acte meurtrier bel et bien réalisé. Cependant, Freud semble chercher effectivement ce passé de criminel dans la biographie dostoïevskienne, comparant le comportement maladif de l'écrivain russe à ceux de barbares sanguinaires.

10. S. Freud, « Dostoïevski et le parricide », art. cit.

11. S. Freud, « Dostoïevski et la mise à mort du père », dans *Œuvres complètes*, volume XVII, 1926-1930, traduit par J. Altounian, A. Bourguignon, E. Carstanjen, P. Cotet, Paris, PUF, 1994.

12. Le travail de Janine Altounian porte essentiellement sur cet élément essentiel du mot, dans la langue allemande, qu'est le radical. L'isolation d'une racine, c'est-à-dire le radical du mot primitif, pointe le signifiant d'où sont issus les mots d'une même famille. Apparaît alors le travail de nomination du psychisme réalisé par Freud autour de différentes racines. De ces racines ou signifiants, nous ne pouvons avoir qu'une infime idée lorsque nous nous référons aux traductions françaises des textes freudiens. « En tant que chercheur, [Freud] ne pouvait refléter les "profondeurs" [de l'inconscient] que dans une langue innovante et inédite, un allemand qui, comme chez Nietzsche, se prête à toutes les mouvances, à la précision la plus artisanale, c'est-à-dire la plus "ajustée aux formes" de la psyché par sa rigueur et son imprévisible liberté. » (J. Altounian, *L'écriture de Freud, traversée traumatique et traduction*, Paris, PUF, 2003, p. 92.)

13. S. Freud, « Dostoïevski et le parricide », art. cit. ; « Dostoïevski et la mise à mort du père », art. cit.

14. S. Freud, « Dostoïevski et le parricide », art. cit., p. 166-167.

15. *Der Tod* : la mort ; *der Mord* : le meurtre, l'assassinat.

Dans cette introduction au roman de Dostoïevski, la partie centrale est consacrée à la névrose de l'écrivain. La référence aux *Frères Karamazov* n'est rédigée qu'en quelques lignes au profit d'une analyse d'une nouvelle de Stefan Zweig, *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* (1927). Theodor Reik parla à ce sujet d'une « erreur de proportion », c'est comme si, disait-il, « un artiste du Moyen Âge peignant la passion du Christ plaçait à l'avant-plan du tableau l'évêque de son diocèse natal <sup>16</sup> ». À quoi Freud répondra que cette « architecture négligée de l'ensemble » ne devrait pas « justifier des jugements précipités ou erronés <sup>17</sup> ». Lorsqu'il analyse les symptômes, Freud observe que le modèle des crises que connut Dostoïevski incluait à l'aura de l'attaque un moment de béatitude suprême interprété comme un moment de « triomphe et [de] libération ressentis à la nouvelle de la mort du père <sup>18</sup> ». L'autopunition et la culpabilité ne se font pas attendre et envahissent cruellement le poète. Les crises terribles de Dostoïevski qui firent couler beaucoup d'encre tant dans le milieu médical et littéraire qu'analytique imitent, selon Freud, la mort « effrayante <sup>19</sup> » de son père.

C'est autour de la racine *tot* dont est issu le radical *Tod* que Freud va corréler la mise à mort du père (*Vatertötung*) aux moments de crise (« attaques de mort » : *Todesanfalle*). Autour de ce même radical s'ordonnent les concepts propres à l'écrivain que sont le « souhait de mort » (*der Todeswunsch* à partir de *der Wunsch*), le symptôme de mort (*das Todessymptom* à partir de *das Symptom*), la signification de mort (*die Todesbedeutung* à partir de *die Bedeutung*) et l'angoisse de mort (*die Todesangst* à partir de *die Angst*). Nous assistons à l'engendrement de toute la pathogénie de l'Œdipe chez Dostoïevski. Substituant *Mord* par le radical *Tod*, la vérité du « dit » criminel dans sa « face anthropologique <sup>20</sup> », pour reprendre les mots de Lacan, semble ainsi se donner à voir. Freud avance que « Dostoïevski ne se libéra jamais du poids que l'intention de tuer son père laissa sur sa conscience <sup>21</sup> ». Le masochisme et la « compulsion », ce mélange d'horreur et de satisfaction, dont Freud retrouve les indices littéraires, sont rapprochés de la violence légendaire du tsar Ivan le Terrible, puis des frères honteux unis par le meurtre de l'*Urvater*. La constitution psychique de l'écrivain semble pouvoir témoigner très distinctement de cette vérité historique fondée sur le meurtre : *tötung des Vaters*, « mettre à mort le père <sup>22</sup> ». Théorie dont nous

16. T. Reik, *Trente ans avec Freud*, op. cit., p. 88.

17. *Ibid.*, p. 90.

18. S. Freud, « Dostoïevski et le parricide », art. cit., p. 171.

19. *Ibid.*

20. Jacques Lacan, « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », dans *Écrits I*, Paris, Seuil, 1999, p. 124.

21. S. Freud, « Dostoïevski et le parricide », art. cit., p. 172.

22. S. Freud, *Totem et tabou*, traduit par J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, A. Rauzy, avec la collaboration de F. Baillet, dans *Œuvres complètes*, volume XI, 1911-1913, Paris, PUF, 1998, p. 368.

retrouvons l'aboutissement dans cette « mise à mort de Moïse <sup>23</sup> », *Tötung des Moses*, marquant la progression vers le monothéisme et l'abandon des cultes polythéistes.

Vladimir Marinov avait déjà pu mettre en série les travaux de Freud des années 1910 sur le cas de l'Homme aux loups, le roman dostoïevskien et le sentiment d'ambivalence à l'égard du père étudié à travers l'écriture de *Totem et tabou* <sup>24</sup>. Concernant le cas de l'Homme aux loups, Freud observe effectivement une vie psychique comparable à la surprenante cohabitation des dieux égyptiens, là où le monothéisme viendra progressivement recouvrir les violentes incompatibilités <sup>25</sup>. En 1957, Theodor Reik résuma ce que Freud avait ainsi articulé, découvrant dans *Les frères Karamazov* de Dostoïevski « le magistral récit d'un parricide dont les fils sont tous, consciemment ou inconsciemment, coupables. Nous avons là, ajoutait Reik, la description du crime originaire commis par les fils unis contre leur géniteur, la tragédie familiale des temps préhistoriques transportée dans une province russe du siècle dernier. Dimitri, Ivan, Aliocha, Smerdiakoff, voici les fils du père condamné à être tué par eux <sup>26</sup> ».

### **Le meurtre du père et le « progrès de la vie de l'esprit » (« Der Fortschritt in der Geistigkeit »)**

L'essai de Freud s'éclaire-t-il davantage si nous l'appréhendons sous l'angle d'une confrontation entre son judaïsme et le christianisme russe selon Dostoïevski ? En effet, il nous semble que, si Freud évoque largement les comportements coupables ou criminels de l'écrivain, la description de son idiosyncrasie à l'égard du tsar et de la foi, comme chrétien orthodoxe russe, n'est en rien secondaire. Dans ce domaine, Freud observa chez l'écrivain une certaine « liberté <sup>27</sup> », allant jusqu'à dire que son grand intellect aurait pu le libérer de la foi. Il n'était pas, pourtant, sans connaître le nationalisme intransigeant de l'écrivain russe et son idéal de socialisme chrétien. Dostoïevski, malgré ses dires, n'excluait pas les juifs du cercle des peuples indésirés. Freud parlait de « la substance même de ce judaïsme si plein de sens et de joie de vivre <sup>28</sup> » qu'il souhaitait conserver.

Il nous semble intéressant de lire l'essai sur Dostoïevski, publié en 1928, en convoquant certains éléments avancés dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. Dans ce « roman historique <sup>29</sup> », Freud poursuit son étude à partir de cette

23. S. Freud, *L'homme moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 2002, p. 182.

24. Vladimir Marinov, « Dostoïevski, l'Homme aux loups et les "primitifs" de Freud », *Psychanalyse à l'université*, septembre 1984, 9, 36, p. 621-631.

25. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 2001, p. 418.

26. T. Reik, *Mythe et culpabilité, crime et châtement de l'humanité*, Paris, PUF, 1979, p. 444.

27. S. Freud, « Dostoïevski et le parricide », art. cit., p. 172.

28. Lettre à Martha dans S. Freud, *Correspondance 1873-1939*, Paris, Gallimard, 1966, p. 32.

29. *Ibid.*, p. 459.

notion de mise à mort du père (le meurtre de Moïse « éminente figure paternelle <sup>30</sup> » : *Tötung des Moses* <sup>31</sup>) afin d'étudier les origines de la religion juive et dans une certaine mesure celles de la religion chrétienne. Plus précisément encore, il cherche à comprendre les raisons psycho-historiques d'une aversion haineuse envers le peuple juif <sup>32</sup>. Il présente l'interdiction des images imposée par la religion mosaïque comme le tournant historique ou progrès décisif dans la vie de l'esprit (*Geistigkeit*). Cet interdit mosaïque eut pour conséquence une mise en retrait de la vie sensorielle, pulsionnelle et réalisa l'entrée dans un monde nouveau, celui de l'intellectualité (« Der Fortschritt in der Geistigkeit » : « progrès dans la vie de l'esprit <sup>33</sup> »). La doctrine paulinienne constitua, selon Freud, une « régression culturelle <sup>34</sup> », restaurant de nombreuses superstitions et déités du polythéisme.

Pourtant, comme le souligne Jan Assman, professeur d'égyptologie à l'université de Heidelberg, cette idée présente dans la théologie chrétienne de progrès dans la spiritualité se révèle être « un des éléments centraux de l'antijudaïsme chrétien <sup>35</sup> ». Freud semble renverser le procédé chrétien, ne pouvant lui accorder le statut de progrès dans la vie de l'esprit. En 1933, Freud confessera ne pas avoir « changé [son] jugement en ce qui concerne la nature humaine, spécialement l'ariano-chrétienne <sup>36</sup> ».

Freud, dans cette étude sur *Les frères Karamazov*, s'appuie sur le trajet des thèmes criminels romancés par Dostoïevski : le criminel commun, le criminel politique et religieux, et enfin, ce qui serait selon Freud une confession de l'auteur, le parricide. Notre intérêt pour la construction réalisée dans cet essai autour du radical *Tod* nous a amenée à le rapprocher de deux autres textes freudiens : *Totem et tabou* et *L'homme Moïse et le monothéisme*. Ces derniers écrits postulent l'hypothèse du meurtre d'un père originaire, acte initiant l'humanité à une profonde culpabilité filiale. L'homme, dans sa croyance en Dieu, cherche à amoindrir le poids de sa faute. L'autre fonction dévolue à la religion est d'abriter le sens suprême de l'existence là même où la raison achoppe.

Lecteur de Dostoïevski, Freud fait part d'une amertume certaine face à l'adhérence de l'écrivain russe à des idéologies successives et contradictoires, entre soumission au « Dieu des chrétiens <sup>37</sup> » et liberté intellectuelle. Dostoïevski ne put se débarrasser définitivement de bien des préjugés inhérents à la religion. Et, au-delà

30. S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, op. cit., p. 181.

31. *Ibid.*, p. 182.

32. Cf. la lettre de Freud adressée à Arnold Zweig le 9 septembre 1934.

33. S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, op. cit., p. 210.

34. *Ibid.*, p. 180.

35. Jan Assmann, *Le prix du monothéisme*, Paris, éditions Aubier, 2007, p. 164.

36. S. Freud, *Correspondance avec le pasteur Pfister, 1909-1939*, Paris, Gallimard, 1966, p. 200.

37. S. Freud, « Dostoïevski et le parricide », art. cit., p. 162.

d'une logique spécifique unissant l'hypothèse du meurtre du père de la horde et la tragédie œdipienne de l'écrivain Dostoïevski, il nous a semblé que Freud creusait, dans les années 1926-1927<sup>38</sup>, une frontière entre la croyance et l'athéisme. Lorsque Freud annonce, à la fin de cette période, la parution prochaine de *L'avenir d'une illusion*, il soutient l'idée d'un renoncement souhaitable à Dieu. Il s'agit aux yeux de Freud d'une « déclaration de guerre<sup>39</sup> » afin d'« assigner [à la psychanalyse] un statut qui n'existe pas encore, le statut de pasteurs d'âmes *séculiers* qui n'auraient pas besoin d'être médecins et pas le droit d'être prêtres<sup>40</sup> ». Plus propres à l'intellectualité et davantage propices à la psychanalyse sont pour Freud l'athéisme et le judaïsme, quand au cœur du christianisme s'ancrent les pulsions les plus morbides.

L'athéisme de Freud est une idée largement répandue dans les domaines analytique, philosophique et religieux. Seulement, s'agit-il de cet athéisme propre à certains intellectuels juifs autrichiens au XIX<sup>e</sup> siècle ? Ou bien pouvons-nous inférer que Freud vise une position de la psychanalyse à l'égard de la religion ? Dans ce cas, que pouvons-nous entendre par « athéisme freudien » et de quelle façon aujourd'hui reprendrions-nous cette question ?

---

38. Années de rédaction de l'essai sur Dostoïevski.

39. S. Freud, *Correspondance avec le pasteur Pfister, 1909-1939*, op. cit., p. 166.

40. *Ibid.*, lettre à Pfister du 25 novembre 1928, p. 183.